
Élodie Saliceto, *Dans l'Atelier néoclassique. Écrire l'Italie, de Chateaubriand à Stendhal*

Michel Arrous



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/853>

DOI : 10.4000/studifrancesi.853

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 376-377

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Élodie Saliceto, *Dans l'Atelier néoclassique. Écrire l'Italie, de Chateaubriand à Stendhal* », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/853> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.853>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Élodie Saliceto, *Dans l'Atelier néoclassique. Écrire l'Italie, de Chateaubriand à Stendhal*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

ÉLODIE SALICETO, *Dans l'Atelier néoclassique. Écrire l'Italie, de Chateaubriand à Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, 2013, pp. 551.

- 1 En 2010, la thèse soutenue par Élodie Saliceto avait un intitulé plus nuancé: «Néoclassicismes littéraires. La représentation de l'Italie et ses enjeux esthétiques, de Chateaubriand à Stendhal». À partir de l'exemple italien, sans pour autant négliger un vaste arrière-plan culturel, le projet était de réhabiliter les principes du néoclassicisme et, surtout, de vérifier la pertinence comme catégorie d'analyse littéraire de ce «classicisme au second degré». Le rôle de l'Italie dans son élaboration étant bien connu, É. Saliceto a choisi d'en étudier les déclinaisons dans la littérature des années 1794-1830, en privilégiant Chateaubriand, ou la christianisation du retour à l'antique, Mme de Staël avec *Corinne*, bréviaire du néoclassicisme, et le futur «romanticiste» Stendhal qui refuse la copie du beau idéal antique. Il était donc nécessaire de réévaluer la position de ces trois auteurs majeurs face au classicisme.
- 2 Sans doute est-il difficile de parvenir à une définition unique du néoclassicisme tant ce concept est instable, aussi É. Saliceto s'efforce-t-elle, non sans précautions, d'en proposer une approche qui contribue à une meilleure compréhension du moment néoclassique dans l'histoire de la littérature française. Est d'emblée rejetée l'idée d'un néoclassicisme anhistorique, au profit d'une «actualisation nouvelle du "classique" [qui] articule des idéaux hérités de l'Antiquité et relayés par les siècles suivants».
- 3 Dans la première partie où est présenté le cadre historique franco-italien de l'essor néoclassique de 1796 à 1814 – lequel, à vrai dire, avait commencé bien plus tôt –, on

distinguera les pages consacrées au rôle de ce partisan du conservatisme esthétique que fut Fontanes, à l'élaboration du «goût» néoclassique qui n'est pas un retour à l'antique, aux définitions du «beau idéal», à la question de l'imitation discutée par Chateaubriand dans le *Génie*, ou par Stendhal dans *l'Histoire de la peinture en Italie*. Ce dernier, il aurait fallu le rappeler, a lu plus attentivement qu'on ne le croit Winckelmann et Mengs; de plus, à la différence des théoriciens, au lieu de s'interroger sur ce qu'il faut imiter, il se demande quelle émotion va susciter l'imitation. Dans la deuxième partie sont opportunément rappelées les influences de l'Allemagne, par l'intermédiaire de Mme de Staël, et du néo-platonisme ou de l'idéalisme praxitélien qui nourrit la réflexion d'un Quatremère de Quincy. Refusant toute beauté canonique, Stendhal – mais cela a été omis – ne suit que très partiellement les principes du théoricien français; de plus, il y a chez lui bien des contradictions ou des difficultés qu'il peine à résoudre, par exemple dans les rapports de l'expression et de l'idéalisation. L'argumentation aurait aussi gagné à être plus développée, notamment en ce qui concerne l'idéalisme cousinien. Plus satisfaisantes les pages sur la théorie de la grâce dans laquelle il faut voir un des fondements du néoclassicisme. En guise de théorisation de cette catégorie mystérieuse, É. Saliceto propose un parcours historique mentionnant bien sûr l'essai de Winckelmann (1759), et aboutissant aux réflexions de Latouche sur l'œuvre de Canova en 1825. La mystique de la grâce dans le domaine des œuvres littéraires n'est illustrée que par quelques exemples tirés de *Corinne*. En revanche est examinée avec soin la représentation de l'Italie par l'écriture néo-classique («Poétiques néoclassiques», pp. 191-229), une écriture que caractérisent l'épure et la simplicité à l'antique, le «style noble, élégant, harmonieux» préconisé par Mme de Staël ou, à l'inverse, la concision recommandée par Stendhal adepte de la *brevitas imperatoria*, et qui raillait en 1818, cela aurait dû être rappelé, la «manière affectée» et le langage «noblifié» de Chateaubriand et de Mme de Staël. On regrettera que la théorie de l'expression, exposée trop rapidement en ce qui concerne Stendhal (pp. 237-238), soit quelque peu oubliée, du moins dans ses aspects littéraires. Dans la troisième partie «Mémoire et devenir: l'histoire tragique», pp. 275-360), É. Saliceto aborde la dimension nostalgique du néoclassicisme. Pour Chateaubriand, Mme de Staël et, même si c'est à nuancer, pour Stendhal, l'Italie serait le plus souvent vécue sur le mode de la déploration, contrebalancée par la recherche ou la fascination d'une Antiquité dévoilée par l'archéologie. L'exposé didactique de la dernière partie montre comment le néoclassicisme s'est construit dans la hantise de l'oubli (p. 366) que tentent de conjurer les efforts d'une «pensée patrimoniale», la poétique de la mémoire étant à l'origine de la démarche néoclassique. Et l'auteur d'évoquer fort justement les «monuments de marbre et de mots» destinés à éterniser les hommes comme les lieux, bref ce qu'elle appelle la «pensée monumentale» qui lutte contre la mort, avec les tombeaux néoclassiques de Chateaubriand (Pauline de Beaumont, Nicolas Poussin), ou la célébration par Stendhal des architectures funéraires de Canova.

- 4 Dans ses dernières pages, É. Saliceto propose une interprétation syncrétique, à l'instar de l'auteur du *Génie* qui, en dépit de sa «poétique du christianisme», se tourne du côté de la Rome antique (p. 447). Le néoclassicisme opérerait dans ce cas «une synthèse parfaite des formes anciennes et de la spiritualité chrétienne». Le néoclassicisme serait alors une tentative de «renouer le fil entre les temps anciens et les temps nouveaux, afin de combler au plus vite l'abîme révolutionnaire» (p. 454). Cette tentative se retrouve dans le débat sur l'invention et l'imitation qui est au cœur de l'esthétique néoclassique, tentative paradoxale puisqu'elle associe nostalgie et désir de modernité,

et dans laquelle se lit une recherche d'identité. Pour autant, peut-on y voir une «réconciliation des classiques et des romantiques» (p. 474) ou, selon l'expression de P. Moreau, un «romantisme classique»? Plutôt, comme il est dit fort justement, un «renouveau littéraire de compromis».